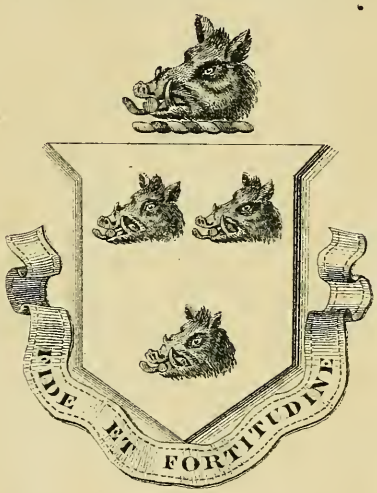
Accessions
159.831

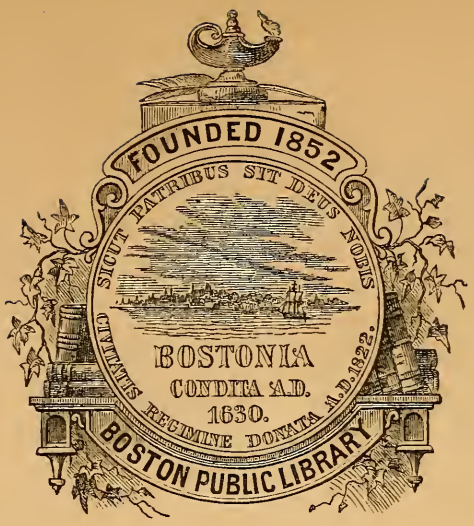
Shelf No.
XG.3656.16

Barton Library.



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.



304

PAMPHLETS.

French Revolution

1790

Barton Library

XG.3656.16

15 f. 83 2
May. 1873

Accession No. .....

Added ..... 187 ....

Catalogued by .....

Revised by .....

Memoranda.

Jacobins

N 6

Reflexions d'un bon Citoyen, Sur une Dénonciation faite au Club des Jacobins

1790 ou 91.

15

LETTRE DE HENRI IV,

A LA NATION FRANÇOISE.

A PARIS,

Chez LAGRANGE, Libraire, rue Saint-Honoré.

1790.

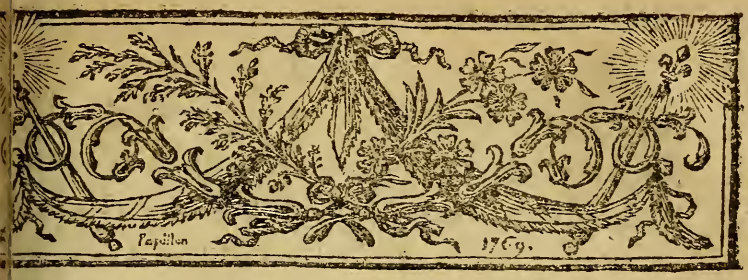
LETTRE

DE HENRI IV,

A LA NATION FRANÇOISE.

A PARIS,

M. DCC. LXXXIX.



LETTRE
DE HENRI IV,
A LA NATION FRANÇOISE.

VENTRE-SAINT-GRIS, MES CHERS FRANÇOIS, je vous regarde encore avec tendreſſe du haut de l'Empirée, j'éprouve à votre ſujet toutes les inſations dont une ame ſenſible peut re agitée. Vous me faites plaiſir, vous e faites pitié, & ſouvent vous me ortifiez. Vous avez tous la fureur du l-Eſprit, & vous me paroiſſez plus ommunément ridicules qu'aimables. mais on ne vit parmi vous tant de hiloſophes ſans philoſophie, & tant ſuffiſance ſans talens réels. Vous ez fait depuis mon regne des décou-

vertes nouvelles dans le bien & dan
le mal, & j'oſerois dire qu'il n'y en
peut-être pas une ſeule dont vou
n'ayez abuſé, & dont vous n'ayez ou
tré l'uſage par le raſinement & pa
l'émulation fanatique que vous ave
d'enchérir les uns ſur les autres, juſqu'
ce qu'un ſujet ſoit devenu faſtidieu
par ſon épuiſement. Je vous vois ſar
ceſſe balotés d'une extrémité à l'autre
& vous n'admettez aucun genre d
modération dans vos peines, dans vo
plaiſirs, dans vos diſputes & dans vo
ſyſtêmes. Toujours prêts à faire enti
vous aſſaut d'eſprit, vous vous livre
mutuellement à la diſcuſſion de vo
opinions, aux injures perſonnelles, au
ſatyres outrageantes, aux emporte
mens ſcandaleux, & vous concluez ha
diment que la Nation n'a jamais é
plus polie, & que le propre de la litt
rature eſt d'adoucir les caractères & l
mœurs. Pour moi, je vous enviſag
ſans prévention, comme des gens q
font fort bien la révérence; mais qu
pour ne ſe point gêner, n'ôtent p
leur chapeau. J'entends toujours vant

urbanité de votre commerce, & j'ai eau l'obſerver, je ne vois que des ri- alités, des aſſauts, & je n'entends que es querelles qui dégénerent en animo- tés éternelles. Les effets ſont toujours us forts que la cauſe. De mon temps on tempêtoit, l'on ſe battoit à toute utrance, mais l'intérêt du Ciel & celui un Royaume en valoient la peine. a Nation entiere avoit droit de s'en êler. Mon Prédéceſſeur avoit fait des ypocrites, des frénétiques; je trouvai onc des fourbes & des énergumenes combattre. Mais, vous, quels ſont s objets qui vous diviſent, ce ſont eux que l'amour-propre vous crée urnellement, & pour la défenſe deſ- iels vous ne craignez pas de ſacrifier otre repos, vos poumons & quelque- is votre propre réputation. Je veux en pour vous éclairer & vous rendre ges, s'il eſt poſſible, analyſer quelques- ns de vos travers.

Il parut, il y a environ cent cin- iante ans dans la Flandre, un Evêque noré juſqu'alors, & dont le nom ne roiſſoit pas trop deſtiné à paſſer à la

poſtérité. Il ſe propoſa de rapiécer l'habit uſé d'un ancien Evêque d'Afrique canoniſé, & des envieux prétendirent que les morceaux qu'il avoit fabriqués n'étoient ni d'une forme ni d'une teinte à la Romaine. Il fut donc dénoncé comme un Novateur, & le ſiége Papal crut devoir le frapper de ſes anathêmes. Il ne s'agiſſoit au fonds que de queſtions plus ou moins théologiques, & il ſembloit que la controverſe née dans un point imperceptible de la Mappemonde, ne devoit éveiller que des gens voués par état au Breviaire & au vêtement noir; mais on eut l'art de parvenir à lui donner un ton d'importance, dont le coup électrique ſe communiqua preſque à tous les Royaumes & à toutes les cervelles. Les hommes, les femmes ſe paſſionnerent ſur un ſujet indifférent qu'ils ne connoiſſoient pas. Les Communautés ſe diviſerent, les familles ſe brouillerent, les Grands s'armerent d'autorité & les Petits d'entêtement. La Puiſſance Royale ne put jamais calmer l'embrâſement

qu'elle avoit ſemblé favoriſer. Les Séculiers, les Moines & juſqu'aux Religieuſes ſe piquerent de devenir les martyrs de la cauſe commune qu'ils ne connoiſſoient que de nom. Les Evêques & les Magiſtrats ſe combattirent avec chaleur; les victimes dans tous les Ordres furent multipliés & ne firent qu'augmenter le nombre des Proſélites. L'on diſputa ſur le fait, ſur le droit, ſur les conſéquences, & l'on perdit de vue la queſtion principale qui fut ſubmergée dans la mer immenſe des inutilités; enfin, l'on fit une affaire d'Etat d'une opinion métaphyſique, qui ne méritoit que d'être reléguée ſur les bancs des Ecoles pour y exercer la dialectique irlandoiſe.

J'obſervois avec impatience l'acharnement avec lequel mes bons amis les François s'étoient rendu propre une cauſe dont il ne pouvoit réſulter aucun avantage en leur faveur. Les autres Royaumes avoient enterré le germe de la diſcorde. La Cour de Rome n'argumentoit que flegmatiquement & pour le ſoutien de ſa dignité; mais en France

le flambeau séditieux avoit tout embrâsé. La combustion étoit aussi générale qu'au temps de la Ligue, où chacun avoit à combattre pour ses propres foyers. Plus de deux cents mille victimes se firent immoler sans profit pour elles, ni pour l'honneur de leur thèse. La matiere s'embrouilla en proportion de ce qu'elle fut amplement traitée. L'on quitta le tronc de l'arbre pour en saisir les branches. Les menées sourdes, l'intrigue, la faveur furent mises en action. Le parti le plus foible employa, suivant l'usage, les ressources des écritures, du sarcasme & même du savoir; ce fut une succession continuelle d'attaque, de ruses, de crédit, j'ose encore dire de fourberies. Enfin, après cent cinquante ans de guerre aussi animée que cruelle, l'on est parvenu à couper par la racine l'arbre Loyoliste que pour mon malheur j'avois relevé; alors l'on se regarde de sens froid, & l'on rougit intérieurement de s'être pendant si long-temps donné des coups pour un sujet frivole, auquel le manége, l'orgueil & la méchanceté avoient

pu ſeules donner l'apparence d'une réalité.

Je vous avoue que j'aurois volontiers ri de ces débats, s'ils euſſent été excités dans une patrie différente de la mienne ; mais je tiens toujours à la France par des nœuds indiſſolubles & ſes malheurs m'affligent. Si elle n'avoit que des travers & des ridicules, je m'en amuſerois comme un autre.

Ce qui, chez les autres Peuples, ne fournit que la matiere d'une converſation, devient chez vous le ſujet d'un enthouſiaſme & d'un parti. En France, la Muſique de mon temps n'étoit qu'une modulation toute ſimple & dénuée d'ornemens. Nos chef d'œuvres étoient les Noëls que nous avions vu éclorre. Nous chantions nos amours auſſi ſimplement que des Bergers, & je ne faiſois pas plus d'apprêts pour Gabrielle que pour ma mie. Mon Fils n'étoit pas aſſez gai pour encourager la Muſique ; mais mon Petit-fils, jaloux de toute eſpèce de gloire, attira près de lui des Muſiciens qui commencerent à développer les richeſſes de leur art. Un Flo-

rentin, entr'autres, répandit un nouveau jour ſur ce genre d'amuſement, & ſes chef-d'œuvres, qu'on retenoit aiſément, firent, pendant plus de cinquante ans, le charme de la Nation. L'émulation aiguillonne les eſprits, & l'on crut être parvenu au degré de la perfection lyrique. Alors un nouvel Orphée parut ſur l'horiſon, pour obſcurcir le couchant de l'aſtre qui l'avoit précédé. L'on ſoutint qu'il n'avoit élevé que des vapeurs qui ſe diſſipoient à meſure que ſon ſucceſſeur s'élevoit vers ſon Apogée, & voilà une guerre animée entre les Anciens & les Modernes. Bientôt un troiſiéme parti ſe déclare & foudroie ſes adverſaires à droite & à gauche, en ſoutenant, par les régles d'une nouvelle Philoſophie, que le ſujet de la diſpute n'eſt qu'un être de raiſon, & qu'on ſe paſſionne pour une erreur dénuée de principes. L'on s'attache à prouver qu'il n'y a jamais eu de Muſique françoiſe, qu'il n'y en aura jamais, & qu'on ne s'eſt bercé juſqu'au moment, que de ſons vains & allobroges. Les bons Patriotes ſe ſoulevent contre

ce blaſphême. L'on s'aigrit, l'on engage des diſputes polémiques. L'on eſt prêt à en venir aux mains. L'on veut fortifier ſes argumens par l'entremiſe de bouffons Italiques, & enfin les combattans épuiſés ſe trouvent diſtraits par de nouveaux objets, chacun reſte dans ſon opinion qu'il croit la meilleure. L'on avoit cru, à force de poumons, faire des Proſélites ; mais cependant l'on rencontre encore des contradicteurs, & on les injurie, parce que chacun de ſon côté s'arroge l'honneur du triomphe.

Lorſque ces diſputes paroiſſent tempérées, un troiſiéme Orphée arrive des pays étrangers, & tous les regards ſe tournent vers lui. Bientôt ſon nom étouffe la mémoire de ſes prédéceſſeurs ; on ne parle que de lui ſeul. On ſe caſſe les bras & les jambes pour l'entendre. Un Amateur indiſcret ſe fait crever un œil dans la foule ; mais ſans ſe déconcerter, il appuie d'une main ſon mouchoir ſur la partie bleſſée, & ſaiſiſſant de l'autre bras un Enthouſiaſte comme lui, il ſe fait traîner dans la

Salle, & il assiste au Spectacle qu'il ne quitte que lorsqu'elle est évacuée. Alors il commence à sentir son mal, & retourne chez lui pour se faire panser de sa blessure ; cependant le goût n'est pas universel. Les criailleries, les invectives, les fureurs recommencent. L'autorité soutient un des partis. C'est une raison de plus pour que l'autre s'égozille, & ainsi l'on s'aigrit sans cesse pour des traités d'opinion. De mon temps, il est vrai, l'on ne vivoit pas sans dispute, mais chacun croyoit avoir à défendre tout ce qu'il avoit de plus cher dans le monde, sa Religion, sa vie, sa patrie & ses foyers ; or ces objets en valoient la peine, tandis que pour des riens, vous vous êtes rendus épineux & souverainement querelleurs. Tout a droit de vous soulever, & vous ne saisissez rien modérément, fût-ce une minutie. Le mérite d'une Actrice fait schisme parmi vous. Le talent d'un Acteur ou la valeur d'une Piéce enflamme vos esprits, & l'on dispute jusqu'à se brouiller sur la pointe d'une aiguille. Les Compagnies sont divisées entr'elles, les

Communautés ſe chamaillent, les Corps ſe brouillent & ſe harcelent. Chacun veut avoir plus d'eſprit que ſon voiſin & reſter maître du champ de bataille. Les Philoſophes s'attaquent mutuellement, les Auteurs ſe déchirent & la paix ne trouve pas même d'aſyle dans les lieux conſacrés à lui ſervir de retraite. Hélas ! MES CHERS FRANÇOIS, que je vous plains de ſacrifier la raiſon en courant après l'eſprit, & de ne pas plus ſentir votre aveuglement que l'homme qui ſe fit éborgner pour entendre l'Opéra d'Iphigénie !

Vous avez, dites-vous, acquis des lumieres, mais vous ne les employez qu'à rendre tous les ſujets problématiques. Un mal funeſte déſole votre patrie, & vous voyez chaque jour tomber ſous ſes coups les victimes les plus précieuſes. L'on vous indique une précaution priſe avec ſuccès dans pluſieurs pays pour détourner la fureur du mal. D'heureuſes expériences ſemblent en garantir la réuſſite, & votre eſprit ne s'exerce qu'à diſputer ſur la bonté du régime. L'envie, la rivalité échauffent

les têtes. Le Théologien ſemble reſſuſciter les revêries d'Ariſtote. La Médecine ſe combat & ne décide rien. On s'obſerve, on ſe critique, on s'anathématiſe, & pendant ce temps-là les malades continuent à mourir d'un poiſon qu'on pouvoit éviter.

Vous vantez vos découvertes, vos perfections ; mais donnez-vous à vos idées le complément néceſſaire pour les rendre utiles ? Quelques lueurs de bien public faiſoient eſpérer que les vivans ne ſeroient plus confondus avec les morts dans les Egliſes. L'on s'applaudiſſoit déja du bonheur d'aſſiſter à la Meſſe ſans y reſpirer des vapeurs mortiferes, mais l'utilité particuliere ne ceſſe d'empêcher l'effet du bien général. En vain les exemples des Peuples ſages nous éclairent, le projet eſt auſſitôt abandonné que conçu. Quelques Gagiſtes craignent de ne plus chanter ou de glapir en plein air, & dès-lors on renonce aux moyens de ne plus empoiſonner la portion la plus précieuſe des Citoyens.

Tout ſe commence, tout ſemble an-

noncer des augures favorables, mais tout s'abandonne avec la même légéreté. Eh quoi! auriez-vous ſous les yeux des monumens que vous êtes tous les jours forcés d'admirer, ſi ma femme & moi ſemblables à vous, nous euſſions laiſſé dégrader & tomber en ruine les morceaux majeſtueux que nous deſtinions à la poſtérité?

De mon temps l'on ſe montroit jaloux de perfectionner ſes travaux & d'en jouir, mais le manque de moyens interrompt toujours vos entrepriſes commencées. Le Marché projetté depuis ſix ans, rue S. Antoine, n'eſt pas encore ébauché. La Samaritaine, ma voiſine, a paſſé quatre hyvers toute nue, & vous laiſſez plutôt gâter vos apprêts que de perfectionner les ouvrages qui ont pour objet l'utilité ou la commodité publique.

Témoignez-vous plus d'égards pour les malades indigens, dont vous avez vu douloureuſement conſumer l'aſyle? Un premier ſentiment de commiſération a ſemblé attendrir votre âme, mais cet élan de l'humanité s'eſt bientôt en-

volé ſur les aîles du Temps, qui eſt votre Médecin ordinaire.

Je conviens que vous avez fait des progrès dans certains genres. Vous avez banni un ennuyeux cérémonial pour y ſubſtituer une politeſſe libre & quelquefois licencieuſe. Vous avez rapproché tous les rangs & multiplié arbitrairement à l'infini les Comtes & les Marquis. Vous avez rafiné à l'excès ſur le luxe des diamans, des tables & des équipages. Vous avez fait rougir la Pudeur, de vos prodigalités envers le vice & l'incontinence. Je perdois dix piſtoles à la Paume, & vous ſavez perdre cent mille écus au Vingt & un. Les états ſont confondus parmi vous, dès que l'habillement eſt à-peu-près le même. Vous vous familiariſez avec ceux que vous n'eſtimez pas, & vous vivez volontiers avec tout le monde, en faiſant des careſſes extérieures à ceux que vous mépriſez le plus. Vous vous vengez enſuite de vous-même, en les déchirant dans le particulier. Votre régime eſt abſolument le même avec les femmes que vous ne ſemblez aimer

que pour les perdre ; eſt-ce donc là cette ancienne franchiſe Gauloiſe dont on étoit encore jaloux de mon temps ? Non, nous étions guerriers ſans fatuité & galands ſans libertinage. Les Spectacles ne nous fourniſſoient pas, aux dépens de nos épouſes, des femmes ſubſidiaires pour nous ruiner. Si l'on avoit des intrigues, loin d'en triompher, on les cachoit avec ſoin. Les indiſcrets, les profeſſeurs de débauche n'aſſignoient point le ton parmi nous ; ils n'acquéroient pas le droit d'éteindre tout ſentiment de pudeur, & l'impudence ne s'élevoit pas avec audace ſur les débris de la vertu humiliée. L'on ſavoit encore rougir de ſes foibleſſes ; l'on plaignoit ceux qui les affichoient, on les cenſuroit même avec hardieſſe & la déroute des mœurs n'étoit pas générale. Le Bourgeois n'oſoit s'y livrer avec impunité, & le Courtiſan voiloit ſa turpitude & l'effronterie de ſes mœurs. Si nos cœurs étoient plus ſinceres que les vôtres, notre langage étoit auſſi moins apprêté. Nos expreſſions étoient vives & conciſes, tandis qne les vôtres plus

fleuries & plus lâches, ne préſentent plus cette éloquence du cœur qui fait le charme du langage. Mes harangues, les bons mots qu'on m'attribue, étoient énergiques & ſans apprêts, ils intéreſſoient l'âme en parlant à l'eſprit. Vous faites aujourd'hui de longs diſcours qui roulent toujours ſur un même pivot, & vous vous promenez dans un cercle de mots dont la monotonie devient néceſſairement fatiguante. Vos idées ſe trouvent noyées dans le flux, dans l'arrangement des paroles. Il faut ſouvent vous deviner, pour nager dans le vuide quand on y eſt parvenu. Eh ! croyez-moi, laiſſez ce vain papillotage bon pour des enfans ; parlez ſans affectation pour être entendus, & tâchez de vous rendre plus forts de choſes que de paroles. De mon temps on n'écrivoit que pour les hommes, & il ſemble qu'aujourd'hui vous n'écrivez que pour occuper le déſœuvrement des femmes, qui, à la vérité, ſe ſont miſes en poſſeſſion de faire les réputations.

Sous mon regne, on faiſoit peu ou point de Mémoires pour rendre le Pu-

blic juge de ſes droits litigieux. L'on en fait aujourd'hui pour un chat, pour un chien, & pour moins encore. Par degrés l'on eſt parvenu à en faire un genre de ſatyre publique auſſi ſcandaleux que dangereux. Les Athletes s'attaquent ſans ménagement & ſe déchirent avec barbarie. Le Citoyen a paru offenſé de cet uſage auſſi choquant qu'inuſité, & il s'en eſt plaint, mais c'eſt ſon propre ouvrage qu'il condamne. Un Mémoire qui n'eſt qu'inſtructif & ſenſé ne trouve ni Lecteurs ni Acheteurs, l'on craint trop de s'ennuyer; mais eſt-il chamarré d'Epigrammes, verſe-t-il le ridicule à pleines mains, emporte-t-il la piéce à chaque mot, ou fait-il rire à gorge déployée, alors on le paye au poids de l'or; on le dévore, on le préconiſe, on éleve l'Auteur juſqu'aux nues, & ſouvent même en le déſapprouvant, on le porte au comble de la célébrité. Or n'eſt-ce pas l'encourager que de le récompenſer d'une témérité qu'on lui impute, & dont on blâme intérieurement l'effet? Sentez votre inconſéquence qui s'étend malheureuſe-

ment ſur toutes les opérations de votre conduite, & perſuadez-vous que c'eſt l'aveugle approbation que vous donnez au vice qui le fait à chaque pas germer ſous vos pieds.

Mais pourvu qu'on vous amuſe, tout eſt bon, tout eſt délicieux; vous vantez également dans votre enthouſiaſme l'homme qui tient le caducée de Mercure, celui qui badine avec la marotte de Momus, & le bouffon qui s'affuble du beguin de Paillaſſe, pourvu qu'ils vous donnent la Comédie ou la Farce aux dépens d'autrui, ſur-tout ſi ce ſont des gens qui ſoient vos ſupérieurs ou vos égaux. Il ſembleroit que vous vous aggrandiſſez de la petiteſſe de ceux qui vous environnent.

Jamais l'on n'a eu tant d'eſprit & jamais l'on n'a fait tant de bêtiſes; l'un ſe brouille avec ſa famille & le Public, l'autre ſe fait enlever ſa liberté; celui-ci ſe ruine & fait banqueroute, celui-là ſe ſépare de ſa femme pour ſe noyer dans la débauche; d'autres ſe déshonorent, & ſe tuent. Enfin, de tous côtés, l'on ne rencontre que des têtes: hélas! le

ſeul, le véritable eſprit, eſt le bon eſprit, qui ſans être philoſophique, politique, œconomiſte ou encyclopédiſte, ſe rend utile à ſon maître, & ſait le garantir des écarts ſcandaleux. Soyez bons peres, bons maris, bons amis, bons citoyens. Ces qualités eſtimables ſont des émanations du cœur, préférables aux élans fougueux de l'eſprit.

Je me ſuis ſans ceſſe étudié à vous connoître, & je remarque qu'une mode, un goût, une ſimple opinion vous occaſionne une frenéſie au point qu'on eſt quelquefois tenté de croire que, ſans avoir la fiévre, vous êtes frappés d'un tranſport au cerveau. Une nouvelle coëffure paroît dans le monde, & voilà à l'inſtant toutes les têtes en mouvement comme s'il s'agiſſoit des affaires de l'Etat. Il faut mettre les quatre parties du monde à contribution pour avoir des plumes diſtinguées & des fourures de la plus grande recherche. L'émulation s'en mêle, chaque femme veut les porter de trois pouces plus haut que ſa rivale, & le preſtige en s'élevant n'a plus de bornes. L'on veut menacer les

cieux & toucher aux luſtres les plus exhauſſés. Les grandes Dames s'endettent, & les Filles complaiſantes redoublent d'agaceries pour preſſurer leurs duppes. Les états ſe mélangent, les maris murmurent, les galands payent en rechignant, & la cacophonie, qui va toujours en augmentant, faire croire qu'on a entrepris de faire aſſaut avec les mulets. C'étoit eux de mon temps qui portoient le panache de la vanité. Je n'avois pour moi que celui de la gloire, & mes Guerriers enſanglantés ſe raſſembloient ſous ſon ombre. J'étois au poil & à la plume pour combattre; mais je mépriſois la coquetterie, les fadeurs & les minauderies.

Je ne puis encore me diſpenſer de vous reprocher une manie qui ſembleroit annoncer qu'en prétendant ſans ceſſe à l'eſprit, vous n'avez que des reſſources bornées. Une Piéce de Théâtre, un Livre, un Écrit paroît-il, & a-t-il obtenu le ſuffrage de la Nation, dans l'inſtant mille ſinges ſe préſentent. On le parodie, on le copie, on le critique, on le traveſtit juſqu'à ce que le

goût national ſoit épuiſé, & que le Public ſoit affadi & excédé. Mille Auteurs, pour alimenter leur miſere morale & phyſique, cherchent à vous ſurprendre par le titre de leur production, & ils eſperent que le déſir d'avoir une ſuite, favoriſera le débit de leur platitude éphémere. De-là naît un déluge d'inepties, dont on eſt abreuvé pendant deux ou trois mois, & qui contribue plus au déshonneur qu'à l'accroiſſement de la Littérature.

Il me ſouvient que lorſque mon arriere-petit-fils Louis XV, gagna en 1745 la bataille de Fontenoy, un bon Curé Flamand lui préſenta une humble Requête dans laquelle il le félicitoit du ſuccès de cette journée mémorable. Son compliment fut accueilli favorablement, & dès l'inſtant l'on ſe vit inondé de ſingeries plus difformes les unes que les autres. Les Rimailleurs affamés ſe piquerent de faire figurer les Enfans de Chœur, les Bedeaux, les Sœurs griſes & juſqu'au Balailleur. Enfin, pendant trois mois on aſſiégea le Public pour lui donner des nauſées & lui faire avaler

juſqu'au *caput mortuum*. En vérité, mon cœur en étoit ſoulevé juſqu'au vomiſſement, & c'eſt un genre de ſupplice que vous me faites encore trop ſouvent éprouver. Mais qui eſt-ce qui a plus à ſe plaindre de vous à cet égard que moi-même. Le plus monſtrueux des attentats m'avoit enlevé le jour en 1610. L'on m'avoit pleuré comme un Héros glorieux & bienfaiſant. Les ſuites funeſtes de ma mort avoient redoublé les regrets de ma perte. Mon Fils n'avoit brillé dans le monde que par reflet. Mon Petit-fils avoit occupé l'Univers par l'appareil de ſa gloire & le déploiement de ſa grandeur. Un ſouvenir flatteur me faiſoit citer de temps en temps parmi les grands Rois. L'on parloit de moi hiſtoriquement comme de Céſar & d'Alexandre, mais ſans offuſquer mon piédeſtal par la fumée d'un encens continuel. Après cent cinquante ans, non pas d'oubli, mais de ſilence, on reſſuſcite ma mémoire, & l'épidémie enflamme les cervelles & les cœurs. Je deviens tout d'un coup l'homme à la mode. Un homme d'Eſprit peint dans

un Drame mon humeur martiale & ma bonhomie auſſi joyeuſe qu'obligeante. Dès-lors l'embrâſement s'accroît & l'on ne parle plus que de moi. Je me vois peint, ſculpté, mis en bronze. Je décore les tables, les cheminées. Mes buſtes, mes tableaux ſont retirés de la pouſſiere. On rappelle mes bons mots, mes vieilles chanſons, & l'on tire de l'obſcurité juſqu'à mon pourpoint & mes vieilles chauſſes. Je ſuis ſenſible à ce tribut d'éloges, mais vous dégradez votre eſprit par le choix des hommages que vous me rendez avec outrance. Modérez-vous & tâchez de me perſuader que je dois votre amour à un ſentiment réfléchi, plutôt qu'à une chaleur électrique qui fermente dans votre imagination. Non contens de m'élever juſqu'aux cieux où je ſuis, vous avez entrepris de me faire figurer en public avec tous mes accoutremens, & vous m'avez introduit ſur vos Théâtres publics pour fournir à mon peuple le ſeul amuſement que je puiſſe lui procurer aujourd'hui.

Le premier Drame avoit eu du ſuc-

cès & on l'avoit autant jugé du cœur que de l'eſprit; alors le troupeau imitateur ſe livre à la contrefaction. L'on dépouille les Mémoires de Sully, de Villeroy, de l'Etoile. L'on cumule tout ce que j'ai dit ou fait depuis mon enfance juſqu'à ma mort, & je ſuis tout étonné de me trouver l'Auteur de deux Comédies dont, ſans m'en douter, l'on m'a fait faire les paroles. La Muſique, auſſi de ſon côté, s'évertue, & comme elle pourroit dans de certaines mains communiquer ſes charmes même à l'Almanach de Matthieu Lanſberg, je me ſuis vu plus fêté, plus applaudi cent ſoixante ans après mon décès, que je ne l'avois été de mon vivant. La maladie épidémique s'eſt promulguée. On m'a pris par les pieds & par la tête. On m'a relancé juſqu'au lit & à la table. On m'a ſuivi à la guerre, dans mes voyages, à la chaſſe, & juſques dans l'intérieur de mon cabinet & de ma garderobe. Mon déshabillé n'a pas été plus reſpecté, & l'on a cherché à faire un habit complet des morceaux découſus de ma dépouille. Je remercie ſin-

cerement Meſſieurs les Auteurs de leur bonne volonté ; mais j'avoue que s'ils m'euſſent conſulté, je les aurois prié de me ménager davantage, & de tâcher de n'avoir point d'eſprit à mes dépens.

Un homme de mérite me met en Scene; mais ne s'égare-t-il pas quand il m'y place dans un faux jour ? Comment oſe-t-il ſuppoſer que dans le moment d'une bataille déciſive, dans un inſtant qui doit décider du ſort de la France, de ma couronne & de ma vie, au lieu de préſider à mes diſpoſitions militaires, je quitte furtivement mon camp pour aller avec mes deux premiers Généraux, boire, manger, rire, faire le galand, & chanter à la table d'un Marchand que je ne connois ſeulement pas ? Mon écart en ce moment auroit tenu de la folie. Je m'occupois auſſi fort peu du ſoin de ſavoir où je dînerois le jour de la bataille d'Ivry, & mon unique embarras étoit de ſavoir s'il me reſteroit de quoi dîner. L'on me fait donner la nobleſſe à des Payſans inconnus, ſans ſonger s'ils auront de quoi

la ſoutenir, & l'on me fait agir ſouvent contre mon objet. En bonne foi, parce que vous m'aimez, falloit il me faire dire & haſarder des imbécillités?

Pourquoi me faire encore dire des platitudes démenties par mon caractère & par ce jugement ſain qui dirigeoit mes actions ; j'en pourrois relever au moins trente, mais je fais grace à l'Auteur. D'autres m'ont encore plus maltraité ; ils ont fait de moi un Pantin toujours prêt à folâtrer & à danſer. Hélas ! ils ſe font plus de tort qu'à moi. La poſtérité ſaura toujours que je n'ai jamais été un Héros de ruelle ni de Théâtre. Mon caractère étoit jovial. J'encenſois les autels de Cypris ; mais Mars étoit le Dieu dominant de mon cœur, & loin d'être l'eſclave des plaiſirs, je leur commandois en maître & ne leur permettois de paroître que pour mes délaſſemens, après la ſatisfaction de mes devoirs. J'étois ferme ſans dureté & tendre ſans molleſſe. La franche gaieté régnoit de mon temps avec la candeur. L'on rioit à table & chacun aimoit mieux y chanter à ſa façon que

de risquer le caprice souvent fastidieux des virtuoses ; vous, au contraire, vous ne figurez à table que pour y paroître sombres & ennuyés. Le bel Esprit, le jeu & la vanité ne vous rassemblent que pour vous faire bâiller à grands frais, & pour vous victimer mutuellement par des pertes exhorbitantes, dont vous n'avez pas communément les fonds. Ces chaînes-là sont-elles les liens de l'esprit ou les entraves du prestige !

Un troisiéme Drame a voulu aussi retracer ma peinture ; mais je m'y suis encore moins retrouvé, & sans mon nom personne ne m'y auroit reconnu, quoiqu'on m'y fasse toujours parler d'après moi-même. L'Auteur, après m'avoir fait rappeller les époques de ma vie, m'y fait entonner gaillardement une ronde de table avec Gabrielle, mon Connétable, & mon ami Sully, qui n'aimoit pas la Musique & dont l'harmonie n'étoit pas d'accord avec celle de ma Maîtresse. L'Arsenal où l'on place la Scene, étoit le dépôt de mon argent & de mes canons ; mais je n'en fis jamais le siége de mes parties

de plaiſirs, & c'eſt m'outrager que de me faire faire des rôles d'hiſtrion. Malherbes, en dégroſſiſſant votre poëſie, ne faiſoit pas de plats *Henri quatrana*, & ne m'aſſommoit pas maladroitement de puérilités burleſques ou déplacées.

J'étois grand, ſimple & uniforme, & l'on m'a traveſti de toutes les façons, au point que j'ai craint qu'on me fît deſcendre juſques aux Marionnettes pour amuſer la populace. Elle me regarde avec vénération ſur le Pont-neuf, & mon cheval même lui en impoſe; c'eſt un hommage que je ſavoure avec ſatisfaction.

Dès qu'un homme a acquis la réputation de dire quelques bons mots, on lui attribue tous ceux qui ſe débitent à tort & à travers. Mon eſprit naturel en enfantoit ſouvent; mais la vérité me force à déſavouer une partie de ceux qu'on m'impute, & dont on a fait des Volumes uniquement propres à amuſer les Badauts déſœuvrés de la Capitale. J'aimois mon peuple, & je comptois lui faire du bien; mais je n'ignorois pas que ſi chaque Payſan avoit eu une

poule dans ſon pot, les Bourgeois auroient été obligés de labourer eux-mêmes les terres qui fourniſſoient à leur ſubſiſtance. Il en eſt de même de cent rapſodies que votre enthouſiaſme habituel a outrées, ſans conſidérer ſi elles ne choquoient pas mon génie & ma dignité.

Vous vous plaignez ſans ceſſe de la multiplicité des mauvais Ouvrages dont on vous abbreuve ; mais n'eſt-ce pas l'accueil que vous leur faites qui les fait fourmiller ? Oui, c'eſt purement votre faute ; il vous faut des liqueurs fortes pour ranimer votre goût uſé, par le picotement de l'eſprit. Un Ouvrage ſimplement écrit, & qui ne parle qu'au jugement méthodique, ne s'achete ni ne ſe lit. Il vous faut du bruit, du mouvement, des écarts, des tranſports, & tout ce qui ſort du ton ordinaire. Un Ecrivain qui n'eſt que ſenſé, qui ne s'exprime qu'en termes unis & intelligibles, ne fait ſur vous qu'une médiocre ſenſation. Il vous ennuie, il vous fatigue, en ne vous tirant pas hors de vous-même. A qui donc réſervez-vous

vos palmes ? c'eſt à ces Auteurs véhémens dont la pétulance s'exhalte ; s'ils abondent en grands mots, en ſarcaſmes, & ſur-tout en paradoxes, oh ! alors vous partagez leur enthouſiaſme. Vous riez, vous faites des Epigrammes avec eux, & vous les portez au dernier période de la célébrité. Ils acquierent le droit de tout dire & de tout faire impunément. Plus ils s'égarent, plus vous êtes contens. Vous excitez, vous encouragez l'audace, & les éloges outrés dont vous vous rendez prodigues ſont autant de trophées que vous élevez à la témérité, dans le temps même où vous annoncez hautement que vous ne choiſiriez pas la perſonne des téméraires pour en faire vos amis.

Votre jugement ne ſe dément pas au Théâtre. Une Piéce dont la diction eſt pure & noble, & dont la conduite eſt meſurée, ne vous ébranle que foiblement ; il vous faut des coups de Théâtres giganteſques, des ſituations forcées, des ſentimens farouches, & un choc d'actions & de penſées ſouvent diſparates & alambiquées.

La réuſſite eſt encore plus sûre ſi les ſons de l'harmonie réchauffent les minuties que l'on vous met ſous les yeux. L'illuſion ſemble obſtruer vos organes ; pour le malheur du goût, vous couronnez de pitoyables rapſodies que la raiſon déſavoue, & que le gros bon-ſens de mon ſiécle auroit proſcrites avec dédain.

Votre égarement eſt le même pour la perſonne & le jeu des Acteurs, c'eſt vous qui les gâtez journellement, & qui enſuite avez l'injuſtice de vous en plaindre. Si l'un d'eux n'eſt que naturel & précis, vous le trouvez froid & peu expreſſif; un autre, au contraire, s'agite-t-il, ſe démonte-t-il à vis, s'enfle-t-il la voix & le goſier, ſe met-il hors de nature, geſticule-t-il forcement, crie-t-il en faiſant des contorſions, alors il vous paroît admirable, les batemens de mains effrenés le fortifient dans ſes mauvais principes, & il obtient la permiſſion de faire dans la ſuite, avec impunité, telles grimaces, telles équipées que bon lui ſemblera. Ne vous plaignez donc plus de mille irrégula-

rités qui déparent votre ſociété. C'eſt la légéreté de votre génie volatil, qui en eſt preſque toujours la cauſe primitive.

Je vous ai contraint à m'aimer, & je vous ai payé de reconnoiſſance. J'ai fait plus, j'ai forcé votre admiration & votre eſtime. C'étoit de mon temps des ſentimens dont on ſavoit évaluer le prix; mais le taux en eſt bien baiſſé. Vous ne cherchez plus à vous eſtimer, & entrainés dans le tourbillon rapide du frivole amuſement, vous aimez, vous fêtez également l'honnête homme & le faquin, le courageux & le lâche, le vertueux & l'eſcroc; tout vous devient égal quand la table, le jeu & les plaiſirs vous réuniſſent. Vous vous traitez tous d'amis ſans connoître l'amitié, & ſans vous faire grace des traits épigrammatiques & des ridicules que de mon temps on ne réſervoit qu'aux gens mépriſables. Nous avions encore la candeur antique que vous avez totalement dénaturée en vous maniérant, & en ſubſtituant des ſimagrées à notre bonne foi gauloiſe; auſſi je me méfie

de l'inconſidération de vos tranſports prématurés. Au moindre mécontentement, juſte ou non, l'on vous voit renverſer indécemment les autels que vous aviez élevés avec emphaſe, & vous vous montrez alternativement auſſi peu meſurés dans le déchaînement que dans les louanges exceſſives.

Vous devez me regarder comme un bon Pere, & vous en rapporter à mon expérience. Eh bien ! ſi vous êtes jaloux de votre bonheur & de votre gloire, défaites-vous de cette préſomption faſtueuſe qui vous fait croire que vous poſſédez ſeuls le mérite excluſif de l'Univers, & qui vous rend ridicules & diſgracieux aux yeux de tous les Etrangers.

Tâchez encore de ne plus être extrêmes dans vos goûts, dans vos plaiſirs, dans vos opinions, dans vos jugemens, dans vos préjugés, & juſque dans les moindres bagatelles.

Purgez-vous donc de cette funeſte inconſéquence qui vous accompagne ſans ceſſe : ne criez pas qu'on vous ôte le néceſſaire, quand c'eſt vous-même

qui vous épuiſez par un jeu immodéré, par le libertinage des filles & le faſte des équipages ; enfin, par la multitude des ſuperfluités & des fantaiſies propres à entretenir la débauche & la vanité.

Enfin, ſoyez vrais François, aimez votre patrie, ſoyez ſinceres, humains & polis. Entretenez votre gaîté par l'aliment des doux plaiſirs. Chériſſez votre Roi, maintenez votre bravoure naturelle, & je me féliciterai d'avoir été le Chef chéri de la plus aimable Nation du monde.

F I N.